

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)

France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

Téléphone (5 lignes) :

Wagram 57-44, 57-45, 28-04, 28-66, 28-03

Adresse Télégraphique : EXCEL-PARIS

LA CINÉMATOGRAPHIE D'UN COMBAT DANS UNE RUE



Nous avons dit qu'à Alost, en Belgique, nos alliés avaient livré un combat d'une extrême violence. La bataille fut un moment si vive, que Belges et Allemands se battirent dans les rues de la ville. Un opérateur anglais, M. Brockliss, armé d'un appareil cinématographique, assista à un de ces engagements et put, grâce à son courage et à son sang-froid, prendre le film dont nous reproduisons ici quelques vues. Voici les Belges protégés par une mitrailleuse automobile durant le combat ; au-dessous, les tirailleurs résistent magnifiquement. Au premier plan, les Belges tués pendant l'engagement.

Ayuntamiento de Madrid

CE JOURNAL NE PEUT ÊTRE CRIÉ

La journée

du 4 Octobre

La bataille est particulièrement vive aux abords d'Arras.

Nos troupes ont progressé dans la région de Soissons et entre Apremont et la Meuse.

M. Poincaré, accompagné de MM. Viviani et Millerand, est parti de Bordeaux, se rendant au grand quartier général.

L'armée allemande continue de diriger sur les forts d'Anvers une violente attaque d'artillerie.

Les armées russes ont livré à Ossovetz un combat qui s'est terminé par la déroute de l'armée allemande.

Ils s'inquiètent! Ayons donc confiance

L'Allemagne s'inquiète visiblement... C'est que la « promenade » vers Paris ne s'est pas faite aussi facilement que l'avait laissé prévoir l'état-major, et déjà la vérité commence à filtrer à travers les communiqués officiels de Berlin.

Ce ne sont plus les bulletins de victoire, enregistrant au jour le jour la marche foudroyante de l'armée de von Kluck ; c'est, soudain, le silence.

Les commentaires de la presse allemande traduisent assez cette inquiétude croissante. Lisez plutôt :

« La nation allemande attend avec anxiété, mais aussi avec confiance, les nouvelles du champ de bataille. L'annonce d'une violente attaque des Français contre nos flancs n'est pas faite pour diminuer cette anxiété... »

Et la *Gazette de Voss* ne craint pas d'inviter l'opinion au calme, en la préparant doucement à l'éventualité d'une retraite. « Dans la bataille qui se livre, écrit-elle, et qui atteint des proportions sans précédent, nous avons dû reculer, mais... »

Ce *mais* pourra-t-il corriger, dans l'esprit des lecteurs, la fâcheuse impression qu'aura produite ce simple mot « reculer » ?

Un autre journal, le *Berliner Tageblatt*, « avoue que la persistance des attaques françaises mérite d'être reconnue et constitue une leçon pour ceux qui s'attendaient à une lutte facile ».

Que voilà des constatations qui ont dû être pénibles à nos confrères d'outre-Rhin, si habitués à ne parler que de victoires et à n'annoncer que des succès ! Et que cela nous met loin, bien loin des violences de langage et des ridicules manifestations qui marquèrent dans toute la presse allemande le début des hostilités !

Par une juste compensation, notre espoir grandira à mesure que s'abaissera le ton arrogant de la presse germanique ; et puisque déjà elle parle moins haut, comment ne pas nous en réjouir, comme d'un heureux présage ?

Voici que l'on nous annonce le départ du président de la République pour le grand quartier général des armées. Il serait téméraire de vouloir donner à cette visite du chef de l'Etat une signification particulière ; nous retiendrons seulement que l'autorité militaire a estimé que « les circonstances permettaient aujourd'hui ce déplacement ».

Cela aussi est d'un heureux augure.

Violent combat entre Epirotes et Albanais

VALONA, 4 octobre (*Dépêche Havas*). — Les Epirotes, après un combat avec les Albanais, ont évacué aujourd'hui Bérat, abandonnant aux mains des Albanais quatre canons, deux mitrailleuses et des prisonniers.

La Turquie et les détroits

LONDRES, 4 octobre (*Dépêche de l'Information*). — Selon une dépêche de Milan à l'*Evening News*, la Turquie s'appête à fermer le Bosphore.

Une autre dépêche, parvenue à l'*Exchange Telegraph*, dit que la nouvelle publiée il y a quelques jours et annonçant la réouverture des Dardanelles est prématurée.

Pigeon... ne vole plus!...

Ne porte point une dent sacrilège sur les tendres colombes, si tu es initié aux mystères de la déesse de Gnide.

MARTIAL.

Veni, columba te vocat, gemendo te vocat.

SAINT-AUGUSTIN.

— Vous vous plaignez de la poste, mon cher monsieur ! Qu'eussiez-vous dit, si Paris avait été assiégé ? Avez-vous donc oublié vos souffrances de 70 !

— Pardon, je n'étais pas né. Je me trouvais dans l'expectative. Je n'ignore pas que les Parisiens de 70 ont, en effet, souffert plus qu'il n'était nécessaire. Mais, du moins, quoique assiégés, ils recevaient leur courrier.

— Par les nuages, peut-être ?

— Précisément. Par les nuages. On leur attachait une pellicule de collodion à une plume de la queue...

— Aux nuages ?

— Aux pigeons. Ces pigeons avaient quitté Paris en ballon. Chaque pellicule qu'ils emportaient d'Orléans, de Blois ou du Mans vers la capitale, était la reproduction de douze ou seize pages in-folio d'imprimerie contenant en moyenne trois mille dépêches à agrandir à l'arrivée. L'administration des postes a confié, à un seul pigeon, jusqu'à dix-huit avigrammes...

— A un seul pigeon !

— A un seul pigeon. Ces dix-huit avigrammes donnaient un total de plus de cinquante mille dépêches pesant ensemble moins d'un gramme. Les 115.000 dépêches expédiées de Tours, durant le siège, pesaient, au total, deux grammes. Un seul pigeon eût pu aisément les porter.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Je suis sérieux comme un œuf dur. M. Dagron, l'inventeur de la photomicroscopie, a également reproduit une quantité de mandats-poste, et, à Paris, les destinataires torchèrent leur argent comme si la paix n'avait pas été troublée.

— C'étaient des gens heureux !

— Dans une certaine mesure. Pourtant, grâce aux ballons, ils donnaient des nouvelles et, grâce aux pigeons, en recevaient, et ils les recevaient même rapidement. La vitesse du pigeon atteint, parfois, 1.300 mètres à la minute, bien près de 80 kilomètres à l'heure.

— Sans boire ?

— Il boit si le chemin est trop long, mais ne mange jamais en voyage. Il n'est nullement désorienté par le bruit du canon et la fumée. Il ne redoute que les oiseaux de proie et, surtout, la neige. C'est un petit messager rapide, fidèle et tendre, et, depuis le commencement du monde, il a toujours été facteur.

— Vous dites ?

— L'un d'eux n'apporta-t-il pas à Noé, anxieux dans son arche à la dérive, le symbolique rameau d'olivier ? Ils ont figuré dans toutes les guerres de l'antiquité. Les *Contes des Mille nuits* et une nuit ne les oublient pas ; et un « gozal céleste messager », portant la bandelette blanche, rassura Gargantua sur le sort de Pantagruel, son fils bien-aimé.

— Pourquoi donc dédaigne-t-on aujourd'hui ce facteur ?

— Le dirigeable... l'aéroplane... la télégraphie sans fil, notamment. Mais on eût pu conserver les pigeons. C'est en Angleterre que l'on supprima, la première fois, les crédits affectés aux colombiers de *homing pigeons* (pigeons rentrants). La mesure est à regretter. Nous avons péché par ingratitude à l'égard du pigeon voyageur. Sentimentalement et oratiquement, nous avons eu tort. Déjà, vers la guerre, on avait vendu à l'encan des pigeons qui, trois fois, étaient rentrés à Paris... L'un d'eux, capturé par les Prussiens, fut envoyé à l'impératrice Augusta. L'impératrice le garda plusieurs mois à Berlin dans une cage du jardin impérial. Un beau jour, la porte de la cage resta ouverte et l'oiseau s'envola, revint à Paris !

— L'anecdote est amusante...

— Et tout à fait exacte. Paris, outre ses pigeons sauvages, possède encore quelques « voyageurs », mais ils sont rares. Récemment, devant l'un de ces colombiers, se tenait un groupe fort intéressé par l'orateur bien informé et indispensable à tout groupe qui se respecte, surtout en temps de guerre. Cet orateur disait : « Ici, habite un espion. Chaque fois qu'il a un renseignement intéressant pour Berlin, il envoie un pigeon qui lui rapporte la réponse... » Et je vis briller la fureur dans les yeux des auditeurs...

— Un pigeon *homing... and going* !... L'aller et retour... Cet orateur, comme vous dites, exagérait sans doute ?

— Je le crains.

FRANÇOIS PEYREY.

Deux vapeurs coulés par des mines

LONDRES, 4 octobre (*Dépêche Havas*). — On mande de Tynemouth au Lloyd : Le vapeur *Tromo-de-Arendal* a heurté, hier, à 6 h. 30 du matin, une mine et a coulé.

Deux hommes de l'équipage ont été noyés, les autres ont été sauvés par un vapeur de pêche qui les a débarqués à North Shields.

Une dépêche d'Ostende au Lloyd, en date d'hier, annonce que le vapeur anglais *Davidson*, allant de Hull à Anvers, a heurté, la nuit, dans la mer du Nord, et a coulé. Neuf hommes de l'équipage manquent ; les huit autres ont été conduits à Ostende par une barque de pêche.

Anvers tient toujours bon

ANVERS, 4 octobre. — Officiel. — La situation de la position fortifiée d'Anvers est stationnaire.

LONDRES, 4 octobre. — La légation de Belgique a reçu la dépêche suivante du ministère des Affaires étrangères d'Anvers :

A l'est de la Senne, nos troupes ont été obligées de se retirer sur la Nèthe, par suite d'une attaque violente de l'artillerie allemande et après avoir énergiquement résisté pendant cinq jours. Notre situation sur la Nèthe est très forte. L'armée résistera de toute son énergie.

Les Belges occupent de fortes positions

AMSTERDAM, 3 octobre (*Dépêche Havas*). — Une dépêche adressée d'Anvers au *Handelsblad* annonce que le fort de Waelhem est toujours aux mains des Belges, qui occupent de fortes positions au nord de la Nèthe.

Les Allemands n'ont pas essayé de forcer le passage du fleuve.

Des drapeaux flottent sur l'hôtel de ville et sur les flèches des églises, afin d'indiquer que ces bâtiments sont des monuments historiques.

La présence d'esprit d'un aviateur russe

PÉTROGRAD, 3 octobre. — Un aviateur russe qui avait survolé le territoire ennemi en compagnie d'un officier observateur avait été obligé, à son retour, d'atterrir par suite d'une panne de moteur.

Le pilote et l'officier portaient des costumes de cuir sans aucun insigne. Brusquement, quand ils travaillaient au moteur, sept soldats autrichiens, commandés par un officier, passaient au sommet d'une colline. Toute résistance était impossible, car les aviateurs ne possédaient que des revolvers.

L'officier russe, heureusement, parlait l'allemand. Appelant énergiquement le sous-officier autrichien, il lui ordonna, d'un ton péremptoire, de venir l'aider. Celui-ci, se croyant en présence d'un de ses supérieurs, s'empressa d'obéir. Bientôt le moteur était en marche et, de l'avion qui décrivait des spirales tomba un papier remerciant les Autrichiens de l'aide qu'ils avaient apportée à des Russes.

Les révolutionnaires russes ont déçu les Allemands

CHRISTIANIA, 4 octobre (*Dépêche Havas*). — La conduite des révolutionnaires russes qui rentrent dans leur pays pour prêcher d'exemple contre l'Allemagne a produit une impression profonde en Norvège.

Bourizet est passé à Christiania, se rendant à Pétersbourg, bien qu'il soit banni. Il a déclaré à ses amis socialistes norvégiens qu'il y avait un danger plus grand pour lui que la Sibérie, plus grand pour sa cause que l'autocratie russe : celui de voir triompher les Allemands.

Kropotkine a fait publier une lettre remarquable adressée au professeur suédois Siffen. Elle constitue une réponse aux allégations allemandes sur le danger russe. Elle a été insérée dans le journal *Sozial Demokrat*, sur lequel les Allemands croyaient naguère pouvoir compter, à cause de ses liens anciens et étroits avec le parti socialiste allemand. Les Allemands sont d'autant plus sensibles à cette déception, qu'après avoir eux-mêmes encouragé ces relations, ils ne savent plus comment empêcher le *Sozial Demokrat* d'être lu en Allemagne, surtout à Lubeck.

Le rendement des récoltes a dépassé les prévisions

BORDEAUX, 4 octobre. — Le *Moniteur Agricole* de Bordeaux a demandé à M. Berthault, directeur de l'agriculture au ministère de l'Agriculture, son opinion sur la production probable de la France.

M. Berthault a déclaré que le rendement des récoltes a été meilleur qu'on l'avait supposé. On estime la récolte entre 60 et 82 millions de quintaux. Les besoins de la consommation et de l'industrie s'élevaient à 84 millions et les quantités nécessaires aux semences à 10 millions de quintaux, il nous manquerait donc environ 13 millions pour faire face à tous nos besoins. « Mais, a déclaré M. Berthault, maintenant que les droits de douane ont été supprimés, il est à craindre que le commerce importe trop, ce qui pourrait causer une dépression des cours préjudiciable aux intérêts de l'agriculture. Il y a là un point de vue sur lequel je me propose d'attirer l'attention du ministre de l'Agriculture. »

Le fils de M. Delcassé en Saxe

Le lieutenant Jacques Delcassé, fils du ministre des Affaires étrangères, complètement guéri de sa blessure, a été conduit au camp de concentration de Halle, dans la province de Saxe.

Les Allemands ont aussi fait prisonnier un fils de M. Gabriel Hanotaux, lieutenant au 132^e d'infanterie, blessé au bras près de Reims.

La lutte bat son plein dans la région d'Arras

Communiqués officiels du 4 octobre 1914.

15 heures

1° A NOTRE AILE GAUCHE, après avoir repoussé toutes les attaques ennemies, nous avons repris l'offensive sur plusieurs points; sur les autres, nos positions sont sensiblement maintenues.

2° AU CENTRE, rien à signaler jusqu'à l'Argonne.

Dans l'Argonne, nous avons refoulé l'ennemi vers le nord.

Dans la Woëvre méridionale, nous progressons, mais très lentement.

3° A NOTRE AILE DROITE (Lorraine et Vosges), rien de nouveau.

23 heures

1° A NOTRE AILE GAUCHE, la lutte bat son plein dans la région d'Arras, sans qu'aucune décision ait été encore obtenue.

L'action a été moins violente entre la vallée supérieure de l'Ancre et la Somme, et entre la Somme et l'Oise.

Nous avons progressé dans la région de Soissons, où des tranchées ennemies ont été prises.

2° Sur presque tout le reste du front, l'accalmie déjà signalée persiste.

En Woëvre, nous avons fait quelques progrès entre Apremont et la Meuse, et sur le Rupt-de-Mad.

Les armées russes gardent l'avantage

PÉTROGRAD, 4 octobre. — Communiqué officiel. — Le 2 octobre, la bataille d'Augustow s'est développée avec un acharnement extrême. L'ennemi occupait une position défensive au nord du lac Wigry et attaquait avec vigueur, de Rachki et de Borjimen sur la chaussée Łódź-Scheplichki, la première division de cavalerie. Le combat eut lieu à la nuit tombante. Les escadrons allemands, refusant d'accepter les charges de la cavalerie russe, se jetèrent en arrière et se débandèrent avec de fortes pertes, entraînant avec eux leur infanterie de soutien. Raigrod, Kalvaria et Mariampol ont été occupés par nos troupes.

Sur la rive gauche de la Vistule, des combats peu importants ont eu lieu dans la région de Kielce.

Dans les Karpathes, nos troupes sont descendues dans la vallée de la rivière Nagy-Ag. Un détachement autrichien à Mikulince a été repoussé et a perdu des canons et des mitrailleuses.

La déroute allemande à Ossovetz

PÉTROGRAD, 4 octobre (Dépêche Havas). — On donne les détails suivants sur le combat d'Ossovetz :

Les Allemands, n'ayant aucune autre voie pour approcher de la forteresse, s'engagèrent sur la route de Grajevo. Quand ils furent à une distance de 14 kilomètres, leur artillerie ne put s'aventurer plus avant, le terrain devenant marécageux. Ayant ouvert de là un bombardement acharné, l'ennemi lança en avant de l'infanterie avec de nombreuses mitrailleuses qui s'approchèrent de la place forte à 6 kilomètres. Les Russes firent alors une sortie et, profitant de voies que l'ennemi ignorait complètement, ils enveloppèrent les deux ailes qui étaient persuadées qu'elles occupaient toutes les routes praticables et ne s'intéressèrent qu'à la forteresse. Lorsque le mouvement débordant fut révélé, le combat furieux éclata dans des conditions très défavorables pour les Allemands. L'artillerie de forteresse les décimait sur la route ouverte, tandis que l'infanterie russe, par une fusillade infernale, dévastait leurs ailes. Le combat dura trente-six heures et se termina par la débâcle des Allemands. Cette débâcle dégénéra bientôt en une déroute désordonnée sur la route de Grajevo. Les Russes s'emparèrent de toute l'artillerie, embourbée.

Volontaires bulgares

ODESSA, 4 octobre (Dépêche Havas). — Des volontaires bulgares sont arrivés à Odessa et ont sollicité d'être enrôlés dans l'armée du général Radko Dimitrieff.

Plus que jamais l'Angleterre est résolue à continuer la lutte

LONDRES, 4 octobre (Dépêche Havas). — Après deux mois de guerre, l'Angleterre est plus résolue que jamais à continuer la lutte jusqu'à ce qu'une conclusion absolument satisfaisante soit atteinte. Les journaux expriment cette résolution d'une manière unanime. Quoique le résultat final de la guerre soit considéré comme certain, le changement de la situation depuis la bataille de la Marne et le développement actuel de la bataille de l'Isne ont causé une satisfaction d'autant plus vive que ce changement de fortune pour les armées alliées, est venu plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Néanmoins, les journaux reconnaissent que la tâche des alliés peut être encore plus formidable qu'on se l'est imaginé jusqu'ici et ils déclarent qu'ils trouveront les moyens de la remplir, même si l'Angleterre devait y employer toutes ses ressources.

L'Observer remarque que, plus le conflit durera, plus l'Angleterre développera et consolidera son organisation militaire. Un des résultats les plus remarquables des efforts faits par les Allemands, aura été de révéler cette organisation et de montrer au monde que la Grande-Bretagne est une des plus grandes puissances militaires.

De plus en plus, Vienne s'inquiète

MILAN, 4 octobre (Dépêche Havas). — Le correspondant du Corriere della Sera à Vienne, télégraphie à son journal que l'absence de nouvelles sur les événements de la guerre inquiète la population viennoise.

L'Arbeiter Zeitung, journal socialiste autrichien, publie des articles pour expliquer avec prudence, à ses lecteurs, que la rédaction ne peut pas dire tout ce qu'elle veut. « Nous ne publions que ce que veut la censure, dit ce journal, et la censure assurement ses raisons. Nos lecteurs ne doivent pas nous accuser si nous sommes parfois forcés d'être mauvais prophètes. »

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 4 octobre. — Les ministres se sont réunis ce matin, à 9 heures.

La délibération, très courte, était terminée à 10 heures.

MM. Delcassé et Millerand ont entretenu leurs collègues de la situation militaire et diplomatique.

Deux aviateurs allemands sauvés par un vapeur suédois

LONDRES, 4 octobre (Dépêche Havas). — Une dépêche de Copenhague au Times, du 2 octobre, dit que le capitaine du vapeur suédois Anna, allant de Gothenbourg à Lybeck, a sauvé deux aviateurs allemands qui étaient restés onze heures dans l'eau sur un hydroplane avarié.

M. Poincaré se rend au quartier général

Le Président est accompagné de MM. Viviani et Millerand.

BORDEAUX, 4 octobre. — Depuis le début des hostilités, le président de la République avait exprimé l'intention de rendre visite aux armées et de leur porter ses félicitations.

Il en avait été empêché jusqu'ici par la nécessité où il était de présider chaque jour le Conseil des ministres et par le désir de l'autorité militaire qui ne jugeait pas le moment favorable à la réalisation de ce projet.

Les circonstances permettant aujourd'hui ce déplacement, M. Poincaré a quitté Bordeaux à midi en automobile, pour se rendre d'abord au grand quartier général. Il était accompagné de M. Millerand, ministre de la Guerre, et de M. Viviani, président du Conseil.

La guerre sous les forts de Tsing-Tao

TOKIO, 4 octobre. — Officiel. — A Tsing-Tao, un aéroplane allemand a tenté deux fois d'attaquer les navires japonais, sans succès.

Un aéroplane japonais a lancé des bombes sur un ballon captif, que l'on remorquait vers Tsing-Tao. On ignore si le ballon a été endommagé.

Les forts et des navires allemands bombardent constamment l'armée japonaise, qui prépare lentement son grand assaut contre Tsing-Tao.

Un destroyer allemand coulé par les Japonais

PÉKIN, 3 octobre. — On annonce qu'un dragueur de mines japonais a touché une torpille et a coulé. Un second a été endommagé. Il y a quatre morts, dix-neuf blessés.

Les Japonais ont coulé un destroyer allemand. Les hostilités continuent avec vigueur; elles consistent principalement en duels d'artillerie. Les vaisseaux de guerre du port appuient activement les forts allemands.

Chez les neutres

Une indemnité de l'Allemagne au grand-duché de Luxembourg.

COPENHAGUE, 4 octobre (Dépêche de l'Information). — On annonce que le gouvernement allemand aurait payé 400.000 marks au gouvernement luxembourgeois, comme acompte dû à celui-ci pour les dommages causés par les troupes allemandes en traversant le grand-duché.

Pour le maintien strict de la neutralité hollandaise.

LA HAYE, 4 octobre (Dépêche de l'Information). — Une note vient d'être publiée par la commission officielle du commerce néerlandais.

Cette note indique que la commission a eu connaissance de quelques cas de personnes ou de maisons de commerce trop disposées à faire des affaires commerciales incompatibles avec la neutralité du royaume et de nature à augmenter les difficultés déjà créées à son commerce d'outre-mer.

La commission ajoute qu'afin d'éviter autant que possible que de tels actes, bien qu'exceptionnels, puissent donner matière à l'extension de l'état de siège au grand centre commercial hollandais de Rotterdam, elle a examiné la possibilité de publier les noms des négociants ayant enfreint la neutralité.

On croit néanmoins que l'état de siège sera prochainement proclamé à Rotterdam.

Les colporteurs de fausses nouvelles seront poursuivis

A la suite de l'enquête qu'il avait ordonnée, le gouverneur militaire de Paris a décidé qu'une information judiciaire serait ouverte pour délit de fausses nouvelles de faux et usage de faux.

Un aviateur français décoré en Russie

PÉTROGRAD, 4 octobre. — L'aviateur français Poiret a été décoré de la croix militaire russe, pour les habiles et courageuses reconnaissances qu'il a effectuées pour l'armée russe.

LE CHATEAU DE BETHANCOURT BOMBARDE PAR LES ALLEMANDS



LE CHATEAU DE BETHANCOURT



UN PAVILLON EFFONDRE
PAR UN SEUL COUP DE CANON



EFFETS D'UN OBUS
DANS UNE CHAMBRE DU CHATEAU

Le château de Bethancourt fut pendant quelques jours occupé par les Allemands. Ceux-ci y avaient installé une ambulance. Au cours de la bataille de l'Oise, on le sait, repoussèrent les ennemis, qui durent évacuer le pays. Les soldats du kaiser, avant de partir, bombardèrent le village et ne ménagèrent pas le château, qui abritait pourtant plusieurs de leurs blessés. Voici quelques vues prises après que l'artillerie allemande se fut complètement retirée.

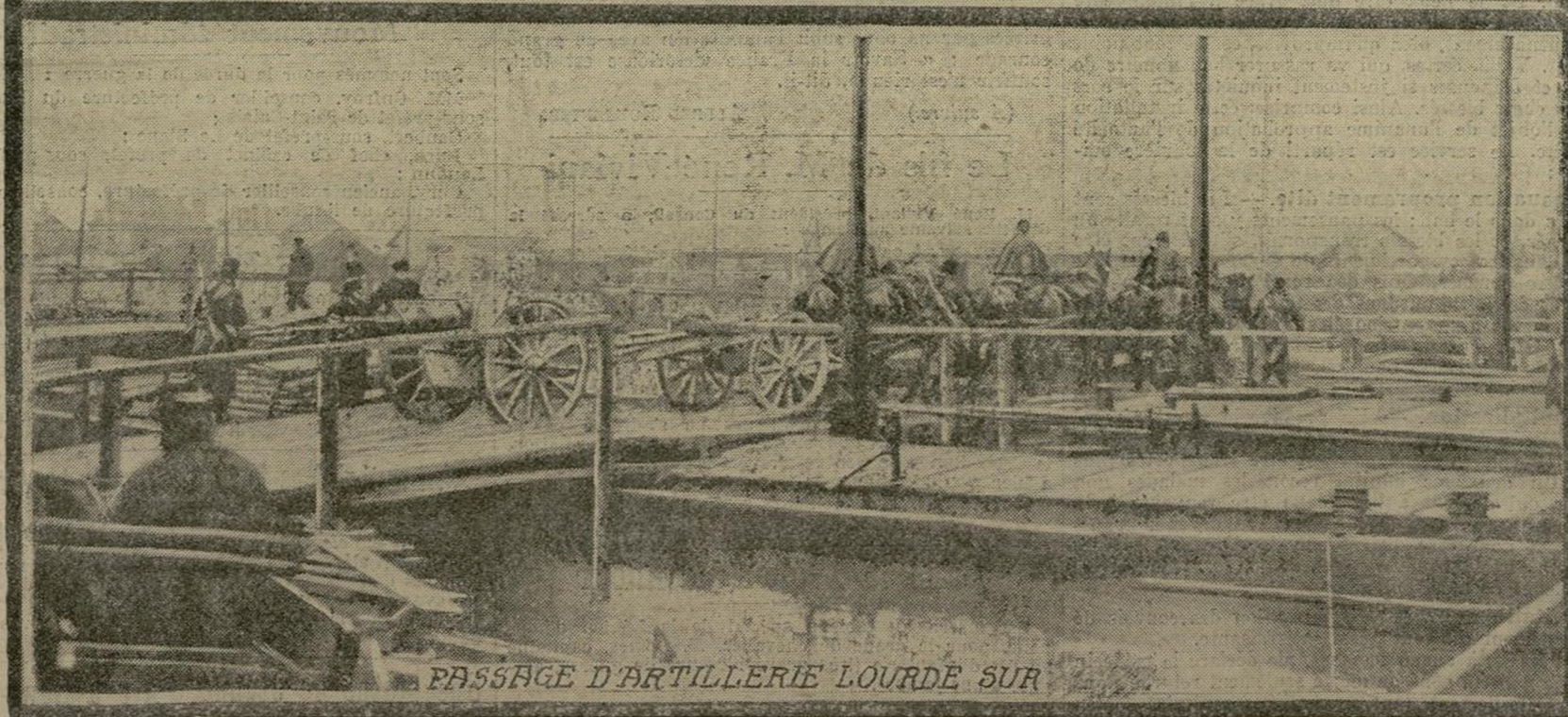
L'artillerie française en campagne



UNE BATTERIE DISSIMULEE EN PLAINE



PENDANT LE TIR D'UN 75 SUR AERO



PASSAGE D'ARTILLERIE LOURDE SUR

De l'aveu même des officiers allemands, notre artillerie fait merveille. Nos pièces de 75, en particulier, infligèrent à nos ennemis des pertes considérables. Voici trois photographies représentant une batterie de nos 75 en position et le passage d'une pièce d'artillerie lourde sur un pont de bateaux.

VISIONS DE GUERRE

Autour de la bataille : Une ambulance d'armée Un train sanitaire

Le canon a tonné toute la nuit si formidablement que l'hôtel où je gîtai en tremblait comme un navire sur sa quille pendant la tempête.

A l'angoissant « bou-oum » des grosses pièces de l'artillerie anglaise, entrées en danse avec celles de l'armée allemande, se mêlait le sec claquement de nos merveilleux 75. Les Allemands avaient tenté, comme ils le font d'ailleurs, presque chaque nuit, une nouvelle contre-attaque. Cette fois encore, ils furent repoussés, éprouvant même des pertes sensibles, et nos soldats gagnèrent les quatre cents mètres qui les séparaient de la première ligne ennemie.

J'ai dit combien il était difficile de pénétrer dans Reims. Eh bien ! il n'est pas davantage aisé d'en sortir, surtout avec une bicyclette. Des ordres rigoureux émanant du généralissime interdisent toute circulation dans le voisinage des armées, même avec ce modeste véhicule. Cependant, le général commandant la place veut bien faire une exception en ma faveur. Il m'autorise à me rendre à la gare de — pour rentrer à Paris. — est éloigné de Reims d'une dizaine de kilomètres.

An sortir du faubourg de Vesle, la route est sillonnée d'auberges, de fermes et de petits hameaux : Tinquex et Thillois, qui portent les traces trop visibles, hélas ! des combats qui eurent lieu autour de la cité champenoise. Voici coquettement assis sur la Vesle, dont le mince ruban d'argent serpente vers l'Aisne.

A la gare est installé l'hôpital d'évacuation organisé par l'ambulance d'armée n° 15 du

L'hôpital est dirigé par un médecin chef, le docteur — médecin-major de 2^e classe de la réserve. Il est assisté de cinq médecins aides-majors, un pharmacien, un officier d'administration gestionnaire, un officier d'administration d'approvisionnement. Le fonctionnement des services est assuré par trente-deux infirmiers, quatre caporaux, deux sous-officiers, treize hommes du train, un sous-officier, un brigadier. Le matériel est celui de toutes les ambulances, réparti entre six voitures et vingt et un chevaux de selle et de trait.

L'ambulance d'armée quitta Lille le 9 août ; elle suivit le groupe auquel elle était affectée dans sa marche offensive en Belgique, puis dans sa retraite défensive au delà de la Seine. Après la bataille de la Marne, elle reprit avec l'armée sa marche en avant jusqu'à Muizon. Elle occupe avec le hall aux marchandises les deux seules maisons qui avoisinent la gare. La petite salle d'attente sert à la fois de bureau, de chambre à coucher — le lit est fait d'un brancard allemand — et de cabinet de toilette au médecin chef.

Le fonctionnement de l'ambulance

J'ai pu visiter en détail l'ambulance-hôpital de Muizon. Et je peux dire que, grâce à l'intelligente initiative de son médecin chef et de ses collaborateurs, son aménagement, bien qu'improvisé, est de tout point parfait. Voilà, certes, qui va rassurer bon nombre de mères et d'épouses si justement inquiètes sur le sort de nos chers blessés. Ainsi comprise, cette installation a été l'objet de l'unanime approbation de l'autorité militaire. Le service est réparti de la manière suivante :

Evacuation proprement dite. — Les blessés sont déposés dans le hall ; les pansements y sont refaits ou rechargés, et les blessés transportés, s'ils doivent être assis, dans les compartiments de voyageurs ; s'ils doivent être couchés, dans des fourgons abondamment pourvus de paille ou dans des trains sanitaires munis de brancards à suspension élastique. Aucun blessé n'a quitté et ne quitte Muizon sans avoir reçu, en outre des soins médicaux, bouillon, sandwichs, café sucré et alcoolisé.

Hospitalisation. — Un premier local est réservé aux blessés devant subir des interventions chirurgicales immédiates et ne pouvant être transportés plus loin. Un deuxième hôpital reçoit les malades non blessés qui doivent à bref délai être renvoyés à la ligne de feu ou qui attendent d'être devenus transportables pour être dirigés sur l'arrière. On compte aussi un certain nombre de cas de folie provoquée par la violence de la canonnade.

Ravitaillement. — L'organisation des convois de ravitaillement est tout aussi satisfaisante.

— Jamais, à aucun moment, me déclare le médecin chef, je n'ai été gêné ou même seulement retardé pour mon ravitaillement, tant en matières sanitaires qu'en vivres. De même qu'au point de vue de l'évacuation, le matériel roulant nécessaire au transport des blessés dans de bonnes conditions n'a jamais fait défaut.

Transport des blessés. — Homme pratique avant tout, préférant l'utile à l'agréable, le confortable à

l'élégance, le major m'avoue qu'un fourgon abondamment pourvu de paille est de beaucoup préférable aux brancards les mieux suspendus qui, n'épousant pas la forme du corps comme le fait la paille, imposent souvent aux blessés des souffrances parfois intolérables en raison des secousses, des heurts de la marche.

Un train sanitaire permanent, luxueux, trop luxueux même, est venu à Muizon se mettre à la disposition de l'ambulance. Il est trop lourd, contient trop peu de places pour répondre utilement aux besoins d'évacuation rapide d'une formation de l'arrière, devenue une formation de l'avant qui se trouve être distante de quelques kilomètres seulement de la ligne de feu. C'est ainsi que, ces jours derniers, plusieurs obus sont tombés à proximité de l'ambulance ; et tous les soirs elle se trouve être éclairée par la lueur fulgurante des coups de canon et des obus qui éclatent à distance.

Les blessés qui succombent sont enterrés, par les soins de l'ambulance, dans un petit cimetière improvisé, à l'abri d'un bouquet de grands chênes qui semblent pencher leurs cimes comme pour auréoler les morts d'un rayon de gloire. Sur la croix de chaque tombe le nom du défunt est gravé sur une plaque de ceinturon, afin de permettre aux familles de retrouver les êtres chers qui ont payé de leur vie la défense du sol et leur amour de la patrie.

Ceux qui tombent...

Des scènes impressionnantes, émouvantes se déroulent à l'ambulance. Ici, il n'y a plus de nationalité : tous les blessés sont sacrés ; il n'y a plus d'ennemis, mais seulement des êtres qui appartiennent à l'humanité et qui souffrent.

Un petit sergent, un Parisien, avait reçu un schrapnell à la cuisse. La mitraille faisait rage, et le sergent n'ayant pu être ramené immédiatement à l'arrière fut atteint par un second projectile qui lui perfora le ventre, lui crevant la vessie. On l'amena enfin à l'hôpital de Muizon. Le malheureux souffrait atrocement. Il fit placer devant lui la photographie de sa femme et de son enfant. Se sentant faiblir, il appela le médecin chef et lui dit : « Major, voulez-vous me permettre de retourner cette photographie à ma femme en lui disant que j'ai fait mon devoir... tout mon devoir... » Il expira sur ces mots.

Un soldat d'infanterie coloniale avait reçu une balle qui lui avait traversé le mollet. La blessure n'était nullement grave, et après pansement on voulut l'évacuer sur un hôpital temporaire. Le blessé se refusait à quitter Muizon : « Je vous en supplie, disait-il, laissez-moi ici, je serai plus près des lignes. Il me faut tuer au moins dix « boches » pour payer ma blessure.

Un caporal de la territoriale ayant eu les jambes brisées par un obus subit l'amputation avec un grand courage : « Savoir la France victorieuse est tout, souffrir n'est rien », dit-il.

(A suivre.)

ALFRED BOUGENIER.

Le fils de M. René Viviani

M. René Viviani, président du Conseil, a adressé la dépêche suivante au Temps :

BORDEAUX, 4 octobre. — Vous avez publié, dans votre numéro de samedi 3 octobre, un extrait du *Républicain Orléanais* relatant que mon second fils, d'abord considéré comme disparu, était reparti sur la ligne de feu. Il n'en est malheureusement rien, et il y a confusion. L'aîné, qui, légèrement atteint, n'a jamais quitté son poste, se porte bien. Le second, considéré comme disparu, n'est pas encore retrouvé.

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien insérer cette rectification, qui d'ailleurs ne s'adresse pas à vous, car je crains que, sur le vu de votre information, la Croix-Rouge de Genève n'arrête les recherches qu'elle a bien voulu commencer.

Remerciements et meilleurs sentiments.

RENÉ VIVIANI.

Dans la Légion d'honneur

Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour le grade de chevalier, M. Pomès, capitaine au 64^e d'infanterie (très grave blessure de guerre, amputé d'une jambe).

Le cardinal Ferrata est rétabli

ROME, 3 octobre. — L'*Osservatore Romano* annonce que le cardinal Ferrata, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, est presque complètement rétabli de son indisposition.

LEURS EPAVES

Lettre d'une fiancée allemande à un hussard de la Mort

Voici une lettre trouvée sur le champ de bataille, près de Soissons. Elle a été écrite par une Allemande à son fiancé, hussard de la Mort.

Muschwitz, 5 août 1914.

Cher cœur,

Cette lettre est probablement la dernière, car qui sait si nous nous reverrons ? Je regrette bien vivement que nous n'ayons pu rester plus longtemps ensemble dimanche, car qui sait si nous nous reverrons ?...

Ecris-moi ; je suis malade depuis dimanche. Tu ne peux pas te figurer le pressentiment fatal qui m'oppressa le cœur à notre séparation ; je ne pouvais pas me séparer de toi, et si vite ; j'aurais tant désiré parler encore avec toi, cher cœur, mais c'était impossible, il te fallait partir.

Ici, tout le monde pleure et crie.

Cher adoré, si tu ne devais pas revenir pense à moi dans l'espace lointain, car je ne crois pas que nous nous reverrons. Cependant tu dois savoir que je n'en prendrai pas un autre ; je ne prendrai la vie, car je ne pourrai jamais surmonter mon chagrin et les premières amours sont toujours les meilleures.

J'ai beaucoup de peine de l'avoir écrit de méchantes lettres. Ne pense plus à tout cela ; oublie-les, cher cœur, et que tout soit bien désormais.

Repense à ton amour dans le lointain et si je t'ai fait quelquefois de la peine, je te supplie de l'oublier et de me pardonner.

Je termine avec l'espérance que ma lettre te trouvera en aussi bonne santé que la mienne est mauvaise.

Mille baisers et mille salutations de celle qui t'aimera jusqu'à l'Eternité.

TA PETITE FIANCÉE QUI T'AIMERA TOUJOURS.

P.-S. — Mon chéri, qui sait si nous nous reverrons ? Ecris-moi aussi, sans quoi je meurs de peur et d'angoisse.

Encore une fois, mille salutations et baisers, mon unique cher bon cœur, car qui sait si je te reverrai, mon bien-aimé ? Tu ne peux pas te figurer comme le temps me dure.

Tous mes frères sont partis : Rudo'f à Berlin ; Kurt, nous ne savons pas où. Ernst a dû au revoir rejoindre son régiment à Wilhelmshaven.

Le sursis pour les conscrits de la classe 1915

Aux termes de la loi sur le recrutement de l'armée, les sursis d'appel qui en temps de paix peuvent être accordés aux jeunes gens du contingent jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, sont supprimés en cas de mobilisation. Toutefois, il a paru équitable de réserver les droits des jeunes gens de la classe 1915 actuellement en formation et de leur laisser la faculté de leur mise en sursis à la fin des hostilités.

En conséquence, les jeunes gens de la classe 1915 sont autorisés à déposer des demandes de sursis qui seront examinées dans les conditions ordinaires par les conseils de revision. En raison des circonstances actuelles et des difficultés que pourront éprouver les intéressés pour la constitution de leur dossier de sursis, notamment par suite de la fermeture de certaines écoles, les formalités devront être réduites au minimum. En outre, les demandes de sursis qui n'auraient pu être examinées avant le 30 novembre seront soumises au conseil de revision au cours d'une session qui sera fixée dès que les circonstances le permettront.

Il reste bien entendu que l'octroi d'un sursis ne modifie en rien la date de l'incorporation, tous les jeunes gens de la classe 1915 reconnus aptes au service devant être incorporés sans aucune exception.

Mouvement administratif

Sont nommés pour la durée de la guerre :

MM. Onfroy, conseiller de préfecture du Finistère, sous-préfet de Saint-Calais ;

Gaubert, sous-préfet de Le Blanc ;

Luca, chef de cabinet de préfet, sous-préfet de Loudun ;

Oury, ancien conseiller de préfecture, conseiller de la préfecture de l'Aube.

Abd-el-Aziz à Bordeaux

BORDEAUX, 4 octobre. — La *Petite Gironde* annonce que Si-Kadour-ben-Gabrit, qui a accompagné à Bordeaux l'ex-sultan Abd-el-Aziz, est parti hier soir pour Paris.

C'est seulement à son retour, mardi ou mercredi, que l'ex-sultan quittera Bordeaux. Il est vraisemblable qu'avant de regagner le Maroc, Abd-el-Aziz passera une dizaine de jours à Arcachon et à Hendaye.

Vit combat dans la zone espagnole du Maroc

LONDRES, 3 octobre (*Dépêche de l'Information*). — L'*Exchan. e Telegraph* apprend de Gibraltar que les Marocains ont attaqué les Espagnols et ont livré de furieux combats dans la région de Tétouan. Ils ont été repoussés avec de grosses pertes. Des détachements d'artillerie et de cavalerie ont été embarqués à Algésiras pour Ceuta.

Une statue de Jeanne d'Arc à New-York

NEW-YORK, 4 octobre (*Dépêche Havas*). — On trouve la preuve de la sympathie de la population envers la France, dans la nomination d'un comité de citoyens connus, en vue de l'érection d'une statue équestre de Jeanne d'Arc, dans un des squares de la Cité.

Le plus jeune hussard de France

C'est à Saumur, au quartier de cavalerie, que l'enfant gâté du 3^e hussards se remet des fatigues de sa première campagne.

Bien campé, solide et muselé pour ses quatorze ans, avec des yeux actifs dans sa figure brune, le petit soldat se redresse dans son uniforme presque ajusté pour conter son odyssée.



Le plus jeune soldat de France

Ainsi que le Petit Ponce, Albert Schuffrenkes est né d'un bûcheron et d'une bûcheronne et compte huit frères et sœurs. Bien qu'il ne fût que le cinquième de la bande, il lui fallait se « débrouiller », et comme sa forêt de Rougemont (territoire de Belfort) n'avait plus de secrets pour lui, il lâcha son apprentissage de tisserand pour devenir coureur des bois et guide particulier de détachements du 42^e d'infanterie qui venaient d'apparaître.

C'était aux premiers jours de la guerre. Le guide volontaire montra tout de suite un goût si vif pour le métier militaire qu'il participa à l'affaire de Mulhouse. C'est là qu'à l'aise dans l'uniforme un peu vaste qu'on lui avait déniché pour la circonstance il reçut le baptême du feu.

Il en demeura ébloui, si bien que ses amis les ligards le virent disparaître un jour : « On ne voyait plus assez de Prussiens », expliqua-t-il. Des artilleurs l'accueillirent vers la fin d'août et lui donnèrent un cheval. Mais les combats aériens que nos canons livraient alors contre les avions ne le satisfirent point. « C'était trop loin ! » Les hasards de la guerre le jetèrent enfin, à Noailles, dans un escadron du 3^e hussards qui devait fixer son destin. Tout de suite, l'enfant des bois devint centaure. Son brigadier assure que, tant avec l'artillerie qu'avec la cavalerie, il dut rester un mois à cheval.

Et il en a de rechange. Son grand fait d'armes, que le 3^e répète avec fierté, est la prise de quatre montures allemandes que le jeune soldat ramena à lui tout seul, au cours d'une reconnaissance de son peloton. Il ignore, par ailleurs, combien il a tué de « Prussiens » et déclare avec simplicité qu'il ne les a pas comptés et qu'il a depuis longtemps distribué tous ses trophées de Mulhouse et de la Marne.

Le petit hussard du 3^e est brave avec candeur, presque sans le savoir. Et, quand on lui demande :

— Mais n'avez-vous pas eu peur quand vous vous êtes trouvé dans la bataille ?

— Pourquoi faire avoir peur ? répond-il d'un air un peu étonné, comme si, vraiment, c'était la première fois qu'il y songeait.

« Les officiers s'occuperont de lui », déclare son brigadier, non sans orgueil.

Et ce sera très bien. On lui apprendra la voltige, toute la science de l'école de Saumur. On l'instruira aussi, le petit bûcheron, dans les diverses branches du savoir que doit posséder un conducteur d'hommes. Mais on ne lui enseignera point ce goût de la gloire qui fait les Barra et qui l'a tiré, à l'âge où l'on joue encore aux billes, de sa forêt natale, pour remplir ingénuement une destinée héroïque.

Une circulaire de Mgr Amette aux curés du diocèse de Paris

Dans une circulaire adressée aux curés, le cardinal archevêque de Paris donne quelques indications pratiques au sujet des convois des soldats décédés dans les hôpitaux ou ambulances du diocèse de Paris.

Dans les églises paroissiales où seront présentés les corps des soldats ou d'alliés catholiques, la cérémonie religieuse sera l'objet d'une sollicitude particulière et les frais en seront entièrement laissés à la charge des paroisses.

Quant aux obsèques religieuses des soldats catholiques allemands, elles seront aussi gratuites, mais on leur appliquera toutes les prescriptions du règlement des cérémonies funèbres relatives à la dernière classe payante.

En vue d'alléger le labeur quotidien du clergé paroissial, le cardinal Amette a cru devoir autoriser MM. les aumôniers des ambulances ou hôpitaux, dotés de chapelles assez spacieuses et convenables, à procéder sur place aux obsèques religieuses des soldats décédés en ces établissements.

La convocation des Chambres espagnoles

MADRID, 3 octobre (Dépêche de l'Information). — M. Gonzalez Bezada, président du Congrès, a déclaré, aujourd'hui, que les Chambres seront convoquées vers la fin du mois.

La session sera de très courte durée. Les Chambres discuteront seulement les nouveaux budgets, la neutralité de l'Espagne et les nouvelles lois militaires.

La clôture sera prononcée immédiatement après.

Morts au champ d'honneur

On annonce la mort :

Du général Rousseau, commandant la ... brigade d'infanterie.

Du commandant G. de Montozon-Brachet, chef d'état-major à la 25^e division.

Du colonel Wallut, du 31^e d'artillerie au Mans.

Du maréchal des logis Noetinger, du 35^e d'artillerie.

Du lieutenant-colonel Poncet des Nouailles, commandant le 47^e régiment d'infanterie, de Saint-Malo, blessé une première fois à Guise, qui vient de tomber glorieusement, tué par un éclat d'obus, à la tête de son régiment. Le vaillant colonel appartenait à une vieille famille du Limousin ; son père avait été conseiller à la Cour d'appel de Poitiers. Il était le cousin germain de l'ancien évêque du Mans, le regretté Mgr Gilbert, lui-même fils du proviseur du lycée de Limoges. Le colonel Poncet des Nouailles avait épousé à Bordeaux Mlle de Jarnac.

Des lieutenants-colonels Aimé-Armand Muzard, commandant le 326^e d'infanterie ; Beuchon, du 39^e d'artillerie.

Des commandants Biloir, du 75^e d'infanterie ; Blaville, décédé des suites de ses blessures, à Périgueux, le 27 septembre ; Duclos, du 117^e d'infanterie, nommé chef de bataillon sur le champ de bataille le 1^{er} septembre, tué dans les combats de l'Oise, le 14.

Des capitaines Jacques de Luget, du 40^e d'artillerie, gendre du commandant de Matharel, de l'état-major de la région de l'Est ; Thomine Desmazures, de l'état-major du 3^e corps, tué à la bataille de la Marne, en ramenant à l'assaut un bataillon de tirailleurs algériens ; René de Lantivy de Trédion, du 115^e d'infanterie ; Morel, du 117^e d'infanterie ; Hugon, fils du commandant, tué d'une balle au front. Son frère, lieutenant, a été blessé et a disparu ; Pierre Gerinière, du 22^e d'infanterie ; Paul Buc de La Perrière, du 112^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures à l'hôpital de Bar-le-Duc ; Camille Maire, du 158^e d'infanterie ; Henri Colomb, tué le 7 septembre à la bataille de la Marne.

Des lieutenants de Mons, du 233^e d'infanterie ; Larmarque, du 104^e d'infanterie ; Georges Jousseau, du 204^e d'infanterie ; Joseph Rodier, du 222^e d'infanterie, avoué à Clermont-Ferrand ; Meslin, du 92^e d'infanterie, tué le 22 août en Meurthe-et-Moselle ; Arnaud de Caze-noves, du 6^e groupe des chasseurs cyclistes ; Victor Gangloff, du 28^e territorial, tué le 26 août ; Henri Buhler, du 62^e bataillon de chasseurs à pied, fils du lieutenant-colonel, tué le 26 août dans les Vosges ; Eugène Roussy, du 36^e d'infanterie, tué d'une balle au cou, le 17 septembre.

Des sous-lieutenants Robert Jauffret, du 302^e d'infanterie ; Charrier, du 125^e d'infanterie ; Henri Jaudou, du 6^e colonial, tué le 28 août ; André-Marius Arnould, du 74^e d'infanterie, tué le 8 septembre ; Raoul Mailla, du 125^e d'infanterie, tué le 8 septembre ; Gustave Girardot, du 6^e colonial, tué le 25 août dans les Vosges ; Paul Belot, de l'artillerie, élève de l'Ecole Polytechnique, tué le 21 septembre ; Adolphe Braconnot, du 64^e d'infanterie, tué le 28 août.

De M. Daniel Roustan, soldat au 140^e d'infanterie, fils du commandant Roustan, gouverneur du fort Saint-Vincent, tué au moment où il portait secours à son frère, blessé à côté de lui.

De M. André Michalowski, notaire à Saint-Etienne, sergent au 38^e d'infanterie, blessé dans l'Oise et décédé à l'hôpital du Mans, le 27 septembre.

De l'abbé Jean-Marie Desgaches, professeur à Saint-Dizier, caporal au 238^e d'infanterie, tué le 21 septembre à la bataille de l'Aisne.

La réorganisation du service des colis postaux

BORDEAUX, 4 octobre. — Le service des colis postaux, qui avait dû être complètement interrompu par suite des opérations de la mobilisation, a été repris dernièrement en trafic intérieur de chacun des réseaux (Est, Nord et Ouest-Etat exceptés).

M. Thomson vient de s'entendre avec le ministre de la guerre, de qui relève dans la situation actuelle le service des transports par chemin de fer, en vue d'une nouvelle extension du service des colis postaux.

A partir du 5 octobre, les colis postaux pourront être échangés en commun entre les réseaux de l'Etat, de l'Ouest-Etat, de l'Orléans, du Midi et du P.-L.-M. (sauf quelques exceptions en ce qui concerne ce dernier réseau), de même qu'avec la Corse, l'Algérie et la Tunisie, et dans les relations internationales avec les pays qui sont à même de coopérer au service. La liste de ces pays peut être consultée dans les gares et les bureaux de ville des Compagnies de chemins de fer.

Le port des insignes de la Croix-Rouge

La préfecture de police nous communique la note suivante :

Des personnes étrangères à des organisations sanitaires circulent en tenue d'ambulancière avec des insignes de la Croix-Rouge, en pénétrant dans les gares et sur les quais au moment du passage des trains militaires.

M. Laurent, préfet de police, vient de rappeler les dispositions qui limitent le droit de porter ces insignes et invite le personnel de la police municipale à réprimer sévèrement toute usurpation de qualité en exigeant notamment l'entrée des gares la présentation de la carte d'identité avec la photographie délivrée par l'administration de la guerre ou par une association reconnue française ou étrangère et portant le timbre du ministère de la Guerre ou du service de santé du gouvernement militaire de Paris.

On réclame

Une façon regrettable de renseigner les familles

Un de nos abonnés nous prie d'insérer la lettre suivante et de la signer de son nom :

Un père de famille, qui a quatre fils sous les drapeaux, ayant appris, par son capitaine, que l'un d'eux avait été blessé le 24 août dernier au combat de Saulxures (Alsace), a demandé au ministère de la Guerre, à Paris, de ses nouvelles, attendu que, depuis cette date, on ne savait pas ce qu'il était devenu. Les bureaux ont envoyé, dix jours après, une réponse, faite avec un tampon, ainsi conçue : « Aucune nouvelle favorable. »

Un monsieur, qui avait fait la même demande, et qui avait appris, dans l'intervalle, que son fils était tué, a reçu la même réponse au tampon : « Aucune nouvelle favorable. » Sans commentaires, n'est-ce pas ? Il est bon, toutefois, que les familles, qui donnent à la France le plus pur de leur sang, sachent avec quelle désinvolture on les traite en haut lieu.

Je garantis l'authenticité de la pièce en question, que je garde comme preuve à l'appui.

A. DE GARILHE.

Pour les « auxiliaires » qui chôment

Permettez à un fils de journaliste de vous signaler la situation faite aux réservistes du « service auxiliaire », qui attendent avec impatience depuis le début de la guerre un ordre d'appel qui ne vient jamais.

Si l'on ne doit pas utiliser les hommes de cette catégorie, ne serait-il pas préférable de le faire savoir immédiatement ? Il nous est, en effet, à peu près impossible de trouver actuellement du travail : partout on refuse de nous employer sous le prétexte que notre départ peut s'effectuer d'un jour à l'autre.

Pour ma part, n'habitant pas Paris, je ne puis obtenir d'indemnité de chômage, et n'étant pas encore mobilisé, ma famille n'a droit à rien. Que faire alors ?

G. BOURGÈS,

42, rue des Ecoles, Châtenay (S.-et-O.).

La collection d'« Excelsior »

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le mois d'août, que des collections incomplètes.

Cependant, devant l'insistance de nombreux lecteurs, et toujours désireux de leur être agréables, nous demandons à tous nos dépositaires de vouloir bien nous retourner, dès que les communications le permettront, les numéros d'août qui nous manquent et qu'ils pourraient posséder ou se procurer. Ce sont, pour le mois d'août, les numéros des 1^{er}, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 19.

Nous espérons recevoir avant longtemps ces numéros ; c'est pourquoi nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous adresser, sur une feuille séparée portant leur nom et leur adresse, une liste de ceux qu'ils tiennent à recevoir, en y joignant simplement un timbre de 0 fr. 10 qui nous permettra de les aviser en temps voulu si nous sommes en mesure de les leur fournir.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de collections complètes à partir du 1^{er} septembre.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 15 centimes pour l'étranger.

Tous les exemplaires qui nous restent de notre numéro spécial de 16 pages, dont 14 pages d'illustrations, LA GUERRE IL y A 20 JOURS, paru à Toulouse le 20 septembre, en même temps que notre numéro ordinaire de même date publié à Paris, et qui a été adressé à tous nos abonnés, sont spécialement réservés. A TITRE GRACIEUX, à nos abonnés nouveaux — ne fussent-ils que de trois mois (prix 1 fr.) — qui s'abonneront à « EXCELSIOR » AVANT LE 15 OCTOBRE.

Ces souscripteurs auront la faculté de faire partir leur abonnement du 1^{er} septembre, et nous leur assurerons la collection COMPLETE à compter de cette date.

Le Carnet de la Solidarité

Les vêtements chauds. — Dans une réunion tenue samedi 3 octobre, à la mairie du dix-septième arrondissement, sous la présidence de M. Cosnard, maire, il a été décidé d'adresser un appel à la population pour l'envoi de vêtements chauds à nos soldats. Chaque paquet confectionné dans les ateliers comprendra : une chemise, un caleçon, une ceinture anglaise, une paire de chaussettes, un mouchoir, une serviette et un savon. Le prix de chaque paquet est fixé à 10 francs.

Les souscriptions, les dons en argent ou en nature seront reçus à la mairie, dans les permanences établies dans chaque quartier et par MM. les curés et pasteurs de l'arrondissement.

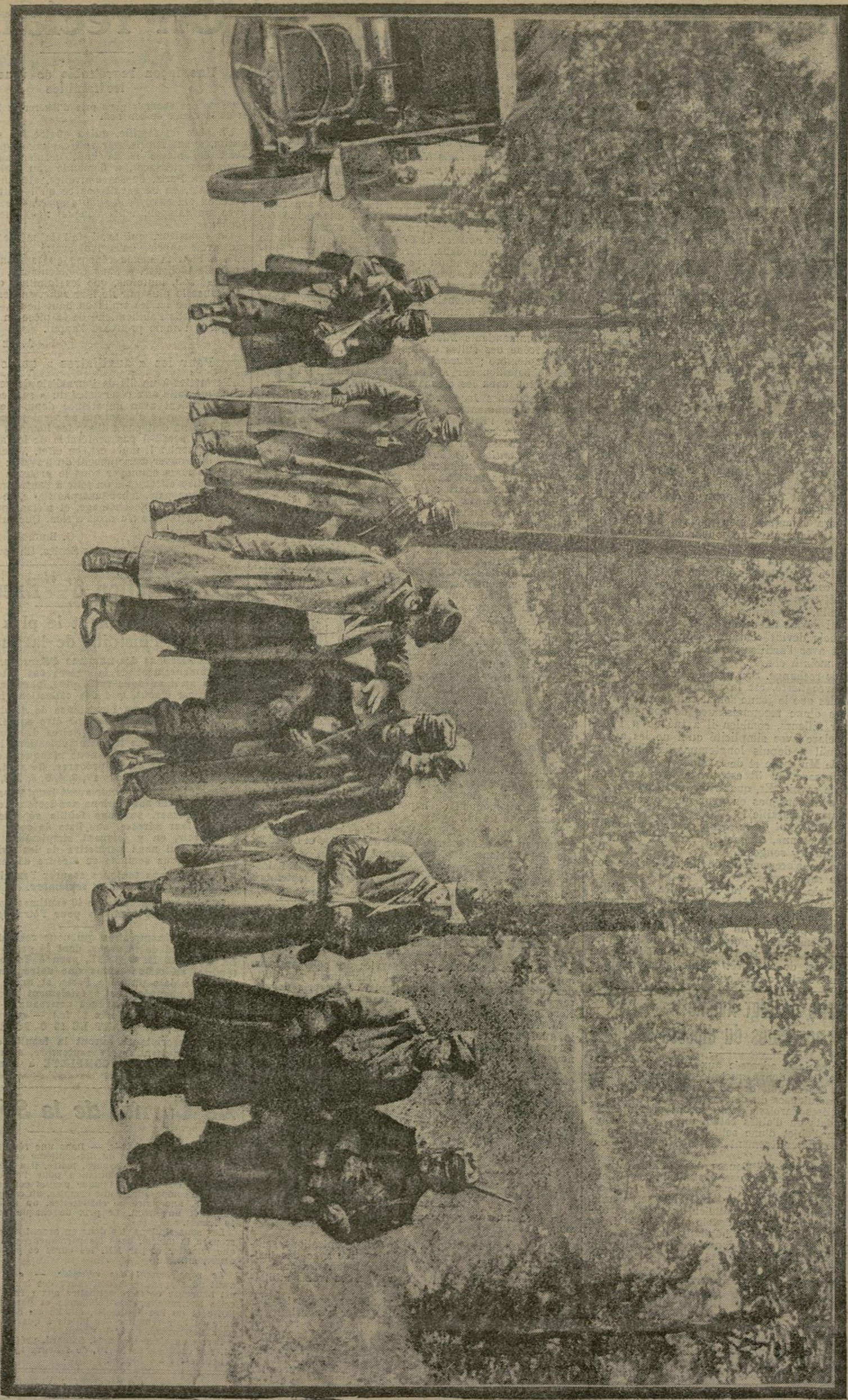
Le rapatriement des réfugiés. — « La Picardie », qui avait dû suspendre la délivrance des bons de rapatriement, est heureuse de faire connaître aux réfugiés originaires de cette ancienne province (Somme et parties de l'Aisne, de l'Oise et du Pas-de-Calais), qu'elle est actuellement en mesure de leur remettre des billets à quart de place pour les pays non occupés par l'ennemi.

Ecrire ou s'adresser à M. Gamard, président de la Société, 14, rue Oudinot, Paris (7^e), de 1 heure 1/2 à 2 heures, ou de 5 heures 1/2 à 6 heures.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty

Autour de Reims. - Un groupe de blessés français



La gigantesque bataille qui se déroule actuellement dans la région de l'Aisne semble tourner à notre avantage. Les attaques violentes et répétées des ennemis sont repoussées par nos vaillantes troupes, et sur certains points les Allemands ont dû céder quelque terrain. Notre artillerie a fait éprouver des pertes sérieuses à l'armée allemande, et la bravoure de nos fantassins, chargeant à la baïonnette, a fait fuir plus d'un Teuton. Voici, après un combat, un groupe de soldats d'infanterie blessés légèrement et se dirigeant vers une ambulance.